

Attention : vous avez devant vous une reproduction partielle de l'ouvrage *L'Hôtâ* N° 1 – 1977

Si vous désirez prendre connaissance de l'intégralité des ses articles, vous avez la possibilité de commander ce numéro auprès du secrétariat : commandes@aspruj.ch

Pour la table des matières complète de ce numéro, consultez notre site internet, rubrique archives

www.aspruj.ch

En guise d'éditorial...

Vieilles choses - Joies nouvelles

Par un matin brumeux d'automne ne vous est-il jamais arrivé de vous arrêter devant les toiles d'araignée tendues sur les branchettes d'une haie ? N'avez-vous jamais admiré ces entrelacs ténus bordés de fines gouttelettes de rosée ?... Si oui, alors un brin de désappointement ne vous a-t-il pas envahi, lorsque, vers midi, en passant par le même chemin, vous avez constaté que tout s'était évanoui ?

La précieuse rosée qui rend vie (éphémèrement, il est vrai) aux choses disparues ne ressemble-t-elle pas à la mémoire humaine, cette mémoire fragile à laquelle nous confions nos impressions au cours des jours ? Les images du passé risquent fort, hélas, de s'évaporer, comme absorbées par un souffle invisible. Alors les traditions de tout un peuple, les croyances, les coutumes, si elles ne sont pas fixées par écrit, comment parviendront-elles à la postérité ?

Tandis que les vieilles demeures tomberont en ruines, les choses anciennes du pays jurassien (meubles, outils, céramiques, etc.) s'en iront-elles sous d'autres cieux ? Et la tradition orale ? Quand retrouverons-nous le temps d'écouter les vieilles gens, d'enregistrer les récits d'autrefois transmis de bouche à oreilles, de les transcrire ? Savons-nous réellement que chaque jour se tarit la source où nous pourrions étancher notre soif de connaissances en ce domaine ?

Aujourd'hui, comme autrefois sans doute, c'est l'argent qui compte. Est-ce cela seulement que nous léguerons à nos enfants ? Les membres de l'« Association pour la sauvegarde du patrimoine rural jurassien » (A. S. P. R. U. J.), comprenant qu'il

fallait agir sans tarder, ont décidé de lancer « L'HOTA ».

Cette revue sera consacrée à la « culture » rurale au sens le plus large du terme, à cet ensemble méconnu de connaissances et de savoir-faire légués par nos ancêtres, à leurs us et coutumes, à leurs croyances.

Pareils aux coffres de la dot de nos grands-mères, les numéros de « L'HOTA » renfermeront les éléments variés de notre trésor commun. Ainsi, c'est notre but, préserverons-nous ces fragiles souvenirs de la disparition.

« L'HOTA » deviendra un grand livre de famille où nous consignerons tout ce que nous avons à cœur de ne pas laisser tomber dans l'oubli.

Nous possédons l'histoire de nos princes-évêques, celles de nos anciennes institutions, celle de nos principales cités, mais celle des « manants et habitants » de nos villages reste à écrire. Prétendre que rien n'a été fait en ce domaine serait faux, car de nombreux textes existent. Ce sera d'ailleurs une autre tâche de « L'HOTA » de réimprimer certains de ces témoignages oubliés, de mettre à la disposition de chacun des écrits parfois inaccessibles à tous ceux qui ne sont pas des habitués des bibliothèques.

Des numéros spéciaux seront édités et peu à peu s'édifiera le recueil des traditions et des connaissances de chez nous. Il faut cependant faire davantage. La sauvegarde du patrimoine rural nécessite aussi des efforts multiples pour empêcher la destruction des vieilles fermes (spécialement des intérieurs vétustes non protégés par la loi et qui sont

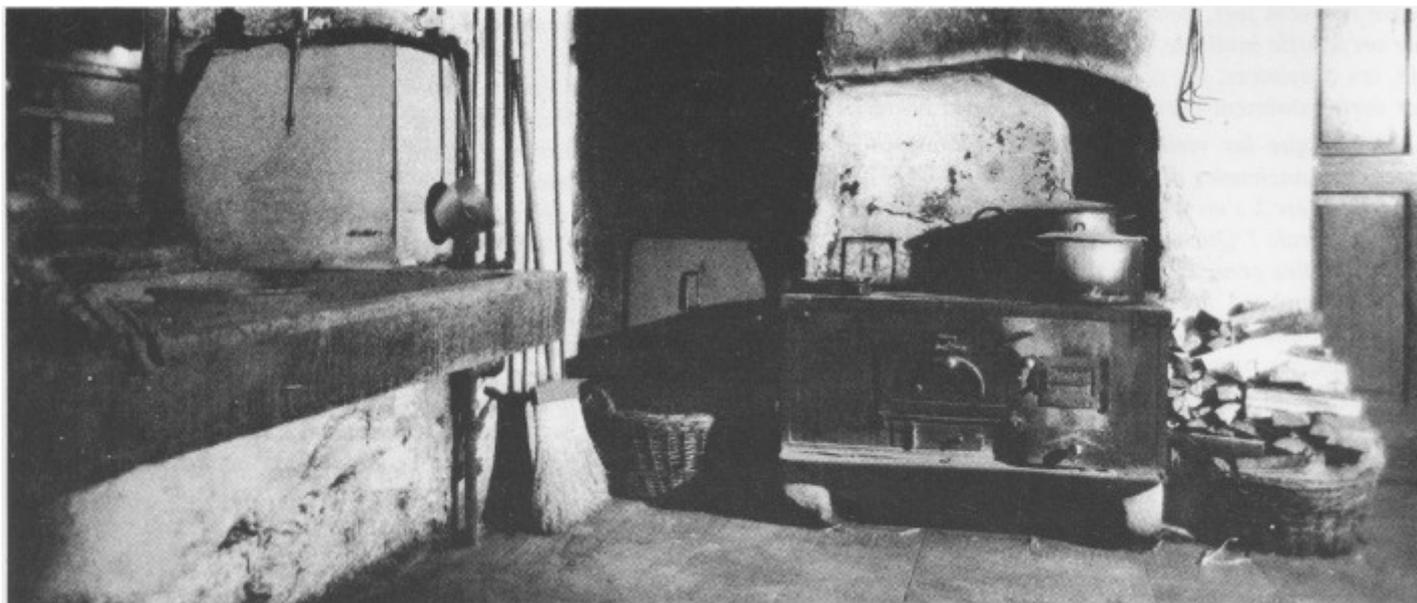
des témoins irremplaçables de l'architecture rurale traditionnelle) et l'accaparement inopportun d'anciennes demeures et d'objets rares. Il faudra la légendaire obstination des gens de ce pays pour qu'il reste plus qu'un souvenir des pressoirs, martinets, moulins, forges, fours, outillages divers, meubles, céramiques, fontaines, citernes et autres témoins du cadre de vie d'autrefois.

Au terme de ce premier éditorial, j'exprime ma gratitude à tous ceux qui ont contribué par leur générosité et leur dévouement au lancement de cette revue. Grâce à des amis de la première heure, membres fondateurs de notre association, M. et Mme Philippe et Germaine Scheurer-Châlon, de Develier, « L'HOTA » que vous recevez aujourd'hui « a bonne façon », comme on dit chez nous du prétendant qui brigue les faveurs d'une accorte Jurassienne. Qu'ils soient cordialement remerciés de leur indispensable dort ! Un jour, on pourra peut-être envisager (si le Ciel nous envoie quelques généreux donateurs !...)

que la couleur vienne se glisser parmi de plus nombreuses pages, mais a-t-on déjà vu le printemps revenir sans que les perce-neige le précèdent ? Pour l'heure, il nous reste à espérer que cette nouvelle revue ne se limite pas seulement au réveil des vieux souvenirs ou à leur évocation, mais qu'elle soit aussi un outil de travail, un moyen de liaison entre les différents groupements de ce pays qui mènent la lutte pour sauvegarder des vestiges du passé jurassien.

Un vieux rêve commence aujourd'hui à se réaliser. Comme ce paysan qui lançait loin devant lui une pierre blanche pour se donner du courage en disant : « Quand j'aurai déjà ramassé les pommes de terre jusque là, j'aurai un bon bout de fait », lançons très loin le jalon suivant. Et que ceux qui se joindront à notre groupe pour nous aider dans notre tâche sachent qu'« on leur revaudra ça à la Saint-Martin »...

Gilbert Lovis



L'hôtâ

L'hôtâ, pour beaucoup de gens, c'est la maison des parents dans laquelle le Bon Dieu a voulu que l'on vienne au monde. C'est grand-père, grand-mère, qui étaient là bien avant nous et qui vivaient avec bien moins d'argent qu'aujourd'hui. Ce sont tous les vieux parents qui passèrent leur vie dans cette même demeure...

Pourtant, l'hôtâ, c'est bien plus que cela, pour celui qui en possède encore un...

Ce sont les murs épais tels qu'on les faisait autrefois et l'escalier de pierre qui mène devant l'huis. C'est la grande serrure et les lourds ferrements qui garnis sent la porte où l'on pousse le verrou. C'est le « poiye » chauffé où ronfle le poêle. C'est la table en noyer, le buffet vermoulu et la commode en cerisier.

Ce sont les bonnes veillées qu'on passait en chantant.

Ce sont les légendes de grand-mère et les bons mots de grand-père.

C'est le rouet qu'actionnait cette tante qui filait. Ce sont les fléaux qu'on prenait pour battre le blé.

C'est le grenier rempli de vieilleries oubliées, qui réchauffent le coeur sitôt qu'on les découvre.

Mais, l'hôtâ, c'est aussi l'écurie, le hangar, la pierre où l'on bat la faux.

C'est le « bairé », la grange, le « tchéfâ » où nous jouions les jeudis après-midi.

C'est l'avant-toit de la grange où le chien aboyait dans la nuit. Et puis, c'est la cheminée qui dépasse le toit et d'où la fumée part se perdre dans le ciel... C'est surtout « en l'hôtâ » qu'on se retrouve tous, les vieux comme les jeunes, dans la joie de la fête du village... dans les pleurs de la Toussaint.

Tout cela, c'est l'hôtâ, que nul ne peut oublier et où l'on revient bien souvent, quand on en a l'ennui...

Gaston Brahier

Vers la création d'un musée rural jurassien

Doter le Jura d'un musée rural est une nécessité et depuis longtemps ce problème est l'objet des réflexions de nombreux amis du patrimoine campagnard de ce pays. Il fallut la création de notre association pour relancer cette entreprise avec vigueur, car, pour l'ASPRUJ, la création d'un tel musée est synonyme de défense active du patrimoine rural jurassien.

Dans ce premier bulletin de notre groupement, résumons les étapes parcourues et posons les jalons de l'activité future.

Origine du projet

En mai 1976, lors de l'assemblée générale que l'ASPRUJ tint à Lajoux, M. Pierre Voirol, boucher aux Genevez, annonça qu'il était disposé à céder gratuitement la partie ancienne de sa ferme pour y créer le Musée rural jurassien. Au cours de cette réunion, le soussigné présenta les éléments d'appréciation susceptibles de justifier la restauration de cette séculaire demeure. Extérieurement, cette maison présente de nombreuses modifications et sa façade méridionale laisse perplexe plus d'un visiteur. Mais celui qui a vu l'intérieur de la ferme comprend combien il est précieux de pouvoir disposer d'un ensemble de locaux aussi peu transformés. Consciente que l'authenticité et l'ancienneté des structures architecturales de cette habitation étaient un atout majeur, l'assemblée accepta le don de M. Voirol et décida d'œuvrer en vue d'y aménager le Musée rural jurassien.

Création de la « Fondation Pierre Voirol pour le Musée rural jurassien »



Au cours de l'assemblée générale de notre association, tenue à Glovelier, en janvier 1977, il fut décidé de proposer aux groupements énumérés ci-après de devenir membres de la « Fondation Pierre Voirol pour le Musée rural jurassien ». Par cette décision, l'ASPRUJ entendait promouvoir une étroite collaboration entre toutes les forces vives de ce pays afin de créer un Musée rural qui soit véritablement celui de tous les Jurassiens et non l'oeuvre d'un groupe restreint d'amis du terroir.

Le 30 juin 1977, en fin d'après-midi, la signature de l'acte officiel put avoir lieu aux Genevez.

Entre deux averses, les délégués visitèrent la séculaire demeure. Chacun put s'intéresser aux détails architecturaux, en particulier à la couverture de bardeaux, devenue unique chez nous, à la cuisine voûtée, fleuron de cette ferme, et à la cage d'escalier aménagée dans une de ses murailles latérales. Nombreux furent ceux qui frémirent en passant sur tel plancher branlant, en se glissant sous (...)

Sauvez-nous



Les anciennes fermes jurassiennes menacées de disparition ou de transformations maladroites sont nombreuses. Aujourd'hui, prenons l'exemple des vieilles maisons de Bois-Rebetez.

En 1969, au soir du 4 juin, une des fermes fut incendiée. Grâce au dessin de Walter Bûcher nous en conservons un souvenir moins amer.

Avec sa cuisine à plafond de bois élevé, cette maison du Bois-Rebetez-Dessous a subi le sort des demeures abandonnées. Arrivée à un tel stade de décrépitude, une ferme est malaisément sauvée mais, avec leur ardeur et leur ténacité, les militants francs-montagnards surmonteront certainement toutes les difficultés. C'est du moins notre voeu.

Au Bois-Rebetez-Dessus, cette ferme possède encore une cuisine voûtée. Que fera-t-on pour la sauver ?

G. L.

Comment restaurer une vieille ferme jurassienne

Entendons-nous d'abord sur le sens des termes : qu'est-ce que restaurer ? Ce n'est pas moderniser, rafraîchir, adapter au goût du jour un ancien bâtiment. Le restaurer c'est le remettre dans l'état qu'avaient voulu ses bâtisseurs ; lui faire retrouver le caractère et la beauté de sa jeunesse.

On ne peut donc s'atteler à cette tâche sans avoir quelques notions du goût et de l'art de bâtir aux 17^e et 18^e siècles puisque c'est de ce temps-là - du 17^e en particulier - que datent la grande partie des fermes jurassiennes.

Hélas, elles nous sont rarement parvenues intactes et l'on n'en trouve guère qui n'aient subi au cours des siècles transformations et dégradations de toutes sortes. Trop de nouvelles fenêtres, mal proportionnées et sans grâce, ont été percées tardivement dans les murs ; trop d'avant-toits ont été prolongés arbitrairement, brisant le sobre volume du bâtiment. Et voici que ces dernières années, les propriétaires qui restaurent leur ferme contribuent

trop souvent à les défigurer, par romantisme, amour maladroit des matériaux bruts et par une ignorance complète de l'esprit dans lequel elles ont été construites !

Précisons qu'il ne sera question ici que de l'extérieur du bâtiment. Il est normal qu'on introduise dans la ferme le confort sans lequel on ne peut plus vivre aujourd'hui chauffage, installations sanitaires, etc.. Ces bâtiments sont assez vastes pour qu'on puisse le faire avec tact et en respectant le caractère des pièces principales : cuisine et poêle.

Comment bâtissait-on les fermes du 17^e siècle et quelles étaient les règles de l'architecture et le goût de ce temps ? De tout temps la campagne s'est inspirée de la ville : on construisait donc à la campagne de la même façon qu'à la ville et avec le même soin. Comme les villes étaient alors très petites, habitées par une population en grande partie agricole, il n'y avait aucun hiatus entre ville et campagne : (...)

Les citernes de Bourrignon

Puiser l'eau pour se laver, éteindre sa soif ou celle de son bétail a dû être pour les premiers habitants de Bourrignon un souci quotidien, peut-être le principal. La cause en est l'absence de points d'eau au village. Bourrignon étant construit sur une roche schisteuse extrêmement perméable, aucun ruisseau n'y coule. Les deux sources pouvant alimenter le village, celles des Auges et de Dessous-Pertuis sont assez éloignées, et d'un accès difficile, surtout en hiver.

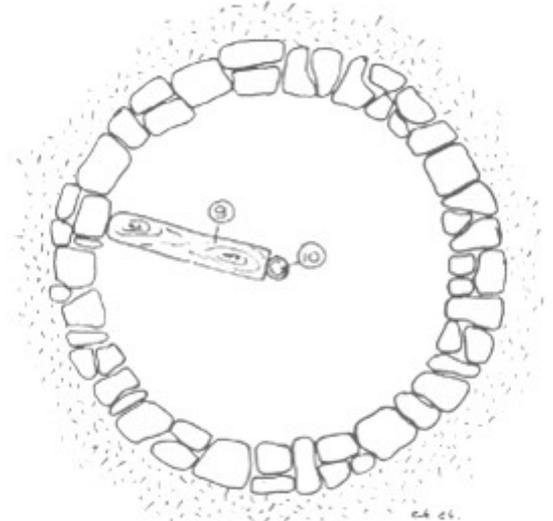
Il ne fait pas de doute que le besoin de construire une citerne étanche, capable d'emmagasiner l'eau du toit, remonte aussi loin dans le temps que les premières maisons du village.

La principale source de nos informations est avant tout le témoignage irremplaçable des gens de Bourrignon. Les anciens de ce village sont parmi les derniers et meilleurs connaisseurs des traditions paysannes de notre pays.

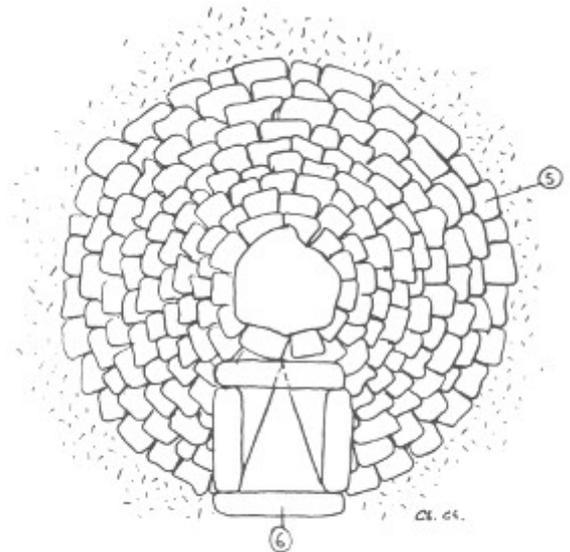
Chaque maison possédait une, parfois deux citernes, toujours entièrement souterraines, et de formes cylindriques. On choisissait leur emplacement en fonction de la construction du toit et des besoins de la maison. On les plaçait assez près de la cuisine, et surtout près de l'écurie, parfois même sous le devant-huis. La pollution de l'eau ne devait pas être le souci majeur de l'habitant, car certaines citernes se trouvaient dans le voisinage immédiat du tas de fumier, voire dessous.

Dans certains cas, l'emplacement d'une « bête », repérée à l'avance, pouvait grandement faciliter le travail fastidieux du creusage. Le sous-sol de Bourrignon n'est pas avare de ces cavités naturelles parfois très vastes. Il suffisait alors de les agrandir en forme cylindrique et à la grandeur voulue.

Le travail de fouille terminé, on recouvrait le fond d'une épaisse couche de marne. Bien damée, cette marne (...)



Citerne en cours de construction



Vue de dessus, après recouvrement, seule la margelle reste visible.

Le grenier à grains, ce fidèle et discret serviteur

Souvent, nos belles vieilles fermes jurassiennes étaient épaulées par un discret grenier en bois, qui se trouvait non pas dans les combles de la maison, mais à côté ou derrière celle-ci. Il formait, avec la ferme, un bel ensemble architectural.

Construit généralement sur quatre blocs de pierres plates, le grenier à grains a l'aspect d'une maison de poupée. Sans fenêtres, il est percé d'une porte délicatement ouvragée.

Surélevé, afin de mettre hors de portée de la vermine et des rongeurs son précieux contenu, le grenier était destiné à recevoir la réserve de grains du paysan ; il servait aussi d'entrepôt pour la viande fumée ou d'autres aliments. Actuellement, ce fidèle serviteur est souvent désaffecté ou ne contient plus que quelques outils aratoires.

Ayant perdu sa destination première, il disparaît peu à peu de nos villages : on l'a détruit ou on l'a déplacé pour en faire « un chalet de vacances »...

De beaux exemplaires subsistent... Toutefois, les nécessités de la vie moderne leur ont valu quelques mutilations ou enlaidissements. Souvent, afin de les rendre « fonctionnels », leurs propriétaires les ont modifiés : ils ont, par exemple, percé une fenêtre dans la porte ou sur les côtés. Était-ce vraiment nécessaire ? - Oui, répondra peut-être son utilisateur, car de grenier à grains, il ne lui reste que le nom. Souvent aussi, ils sont enlaidis par ce qui les entoure : affiches publicitaires, fil de fer, objets divers...

Consolons-nous pourtant à l'idée que restent encore en place quelques glorieux témoins d'une époque où chaque chose avait son rôle à jouer, aussi modeste soit-elle. Qu'il nous soit permis d'inviter chacun à garder intact, si possible, ce modeste serviteur de nos ancêtres qui contribue à donner à nos villages leur cachet et leur âme.

Jean-René Quenet



Appel à nos lecteurs

L'inventaire des anciens greniers, comme d'ailleurs des vieilles fermes, des fontaines, des citernes ou des inscriptions, peut être fait à l'aide de fiches ad hoc. Ce travail indispensable peut être accompli sans difficulté grâce aux documents d'enquête établis par M. Marcellin Babey (étudiant, Longues-Roies, Bassecourt), qui fournira volontiers tous les renseignements désirés aux personnes intéressées par cette activité. Aussi longtemps qu'un inventaire complet du patrimoine rural n'aura pas été fait, il sera malaisé de le sauvegarder efficacement.

G. L.

Un métier oublié : poissier

Mme Maria Beuchat est, depuis plus de 40 ans, tenancière avec son mari du «Paleut» ou restaurant de la Croix-Blanche à Soulce. Très avenante et gaie malgré son âge déjà bien avancé, elle sait accueillir et satisfaire ses clients. Si vous vous rendez à Soulce, faites-lui une visite dans son petit café bien campagnard. Elle sera toute heureuse de vous raconter ses innombrables souvenirs de jeunesse, souvenirs qui sont, à leur façon, un témoignage « historique » important, dans la ligne de cette tradition orale si riche autrefois. Elle vous parlera peut-être d'une activité totalement disparue aujourd'hui : le travail du poissier.

Son père, Pierre Domon, était poissier. Petit paysan-bûcheron, il devenait en automne « in poichie », c'est-à-dire un poissier ou récolteur de poix. Voici en quoi consistait ce mystérieux métier.

En septembre, quelques paysans se réunissaient afin de miser les coins de forêt destinés à l'extraction de la poix que la commune mettait à leur disposition. Deux familles de poissiers à Soulce se partageaient les lots : les Schaffter et les Nicol. M. Domon, lui, préférait « plaider » à l'extérieur : à Undervelier surtout, mais aussi à Bellelay et même à Bévillard.

Lorsqu'il ne restait plus que les pommes de terre à récolter (travail réservé aux femmes), le poissier partait en forêt. Il pratiquait tout d'abord une incision dans le tronc des jeunes sapins, laquelle s'élargissait de saisons en saisons, laissant s'écouler de longues ficelles de poix. Au pied des sapins entaillés les années précédentes, il fixait un « reutchon » qui est une espèce de grand entonnoir fait d'un seul morceau d'écorce de hêtre.

Puis, à l'aide de la hache à poix, il râclait les fils de résine durcie dans le reutchon, dont il déversait le contenu dans un sac. L'opération se répétait de sapin en sapin. Le soir, Mme Domon ou un de ses enfants attelait le cheval (...)

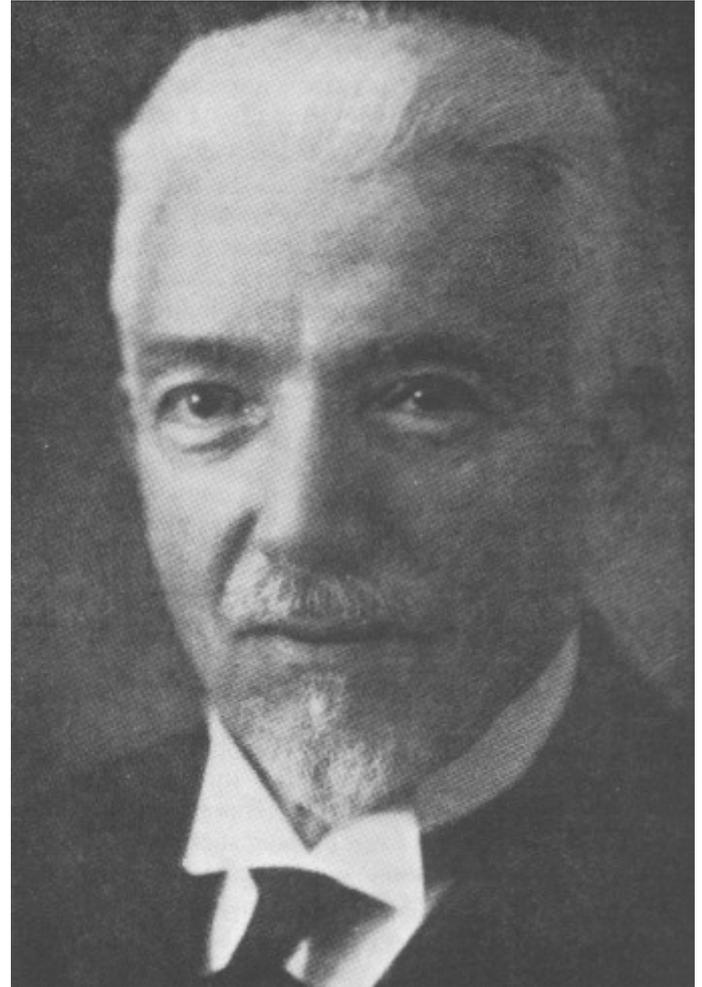
Témoins du temps passé

L'enrichissement de nos connaissances sur les us et coutumes des campagnards jurassiens dépend de chaque ami du patrimoine rural. Nos ancêtres terriens n'ont pas laissé beaucoup de documents écrits concernant leur mode de vie, leurs traditions, etc.. Les textes disponibles furent l'oeuvre de personnes aimant le terroir, souvent très intensément, mais ne vivant pas du travail de la terre. Pour compléter leurs précieuses informations, nous aurions besoin de documents photographiques. Ainsi, il serait très intéressant de rééditer l'étude « Répercussions des découvertes, modernes dans le Jura depuis 1850 à nos jours » avec un complément iconographique aussi riche que possible. La brève biographie de l'auteur, M. Hippolyte Sautebin, que nous devons à l'amabilité de Mlle Adrienne Froidevaux, permettra de situer cet homme dans le temps.

Si, depuis plusieurs décennies, le goût pour les objets et ustensiles d'usage artisanal s'est intensifié dans nos régions, l'intérêt pour le passé dont ils sont les témoins ne date certes pas d'hier. On trouvera sans doute dans les archives bien des travaux remarquables à ce sujet.

Un précieux document vient de nous être révélé sous la forme d'une brochure (42 pages) due à la plume d'un éminent Jurassien très épris de sa petite patrie, M. Hippolyte Sautebin, ancien directeur de l'École normale de Delémont. Né à Saicourt le 6 mai 1868, fils d'instituteur, il fit de solides études universitaires à Berne et à Lausanne et publia une thèse intéressante sur le « Président de Brosses », un linguiste réputé du XVIIIe siècle.

Les aptitudes littéraires et musicales de M. Sautebin, son esprit curieux ouvert à tous les problèmes, son amour de l'histoire comme son caractère sérieux et modeste lui valurent l'estime générale et le fait d'occuper plusieurs postes importants de professeur à Porrentruy d'abord, professeur et directeur à Moutier ensuite et enfin professeur et directeur à l'École normale de Delémont.
(...)



Le jeu de quilles

Les bowlings automatiques des restaurants de nos villages ne sont que la mécanisation d'un des plus anciens jeux de chez nous. En effet, on raconte que le sire de Châtelvouhay, c'est-à-dire du château de Courchavon, au 13^e siècle, était si avare de sa fortune qu'il avait fait fondre un jeu de quilles d'or, puis l'avait enfoui dans les fondations de son manoir où on ne l'a jamais retrouvé. Il n'existe plus d'anciens jeux de quilles, mais grâce à une étude de Jules Surdez dans la revue « Archives Suisses des Traditions populaires », 1947, les plus infimes règles de ce jeu autrefois si populaire, nous ont été conservées.

« Le jeu de quilles, dit l'auteur, est le sport qui passionne le plus les campagnards jurassiens, de l'adolescence à l'âge mûr, et les enfants eux-mêmes y prennent un plaisir extrême quand, en l'absence de joueurs plus âgés, l'aubergiste leur permet de lancer quelques boules.

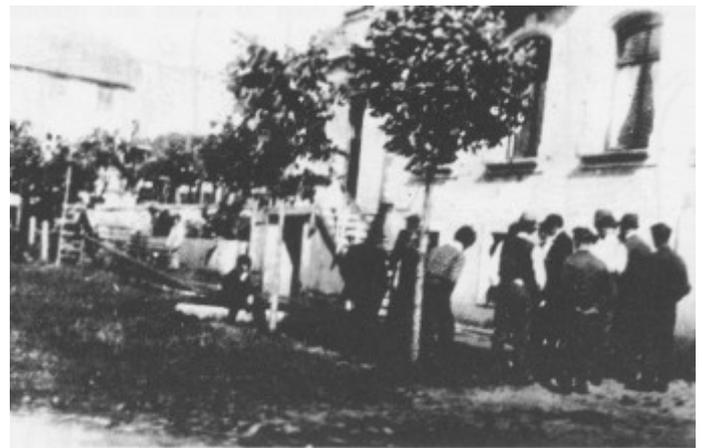
» De même que dans une ville d'eaux le joueur ne tient plus en place sitôt que se fait entendre la sonnerie de la salle de jeux, le Jurassien quitte sa demeure ou interrompt sa promenade dès qu'il entend le heurt des boules contre les quilles.

» Dans ce sport-là, comme dans bien d'autres, il est des professionnels qui raflent tout : à eux les « bornes », les moutons gras et laineux et l'argent des « répartitions ». S'ils avaient l'occasion de se vouer à leur sport favori les jours ouvrables et durant la morte saison (le jeu de boules est toujours installé

en plein air), ils ne pourraient exercer une profession plus lucrative. »

Le jeu de quilles (« dju d'gréy, dju d'bol ») était composé de quatre parties : 1 un petit plancher de trois mètres sur deux, d'où le joueur prenait son élan ; 2 un pont (« pyèton ») qui mesurait de quinze à vingt mètres, qu'on arrosait soigneusement avant de commencer la partie et sur lequel glissaient en roulant les boules ; 3 un quillier, losange d'un mètre cinquante de côté sur lequel étaient disposées neuf quilles ; 4^o une « borne » sur laquelle on plaçait les enjeux quand on jouait à l'argent.

On nomme requilleur (« rbolou, r'drassou ») la personne qui redresse les quilles et renvoie les boules aux joueurs, par un chéneau incliné, comme aujourd'hui dans le jeu de bowling. Le requilleur était souvent un enfant. (...)



A Paplemont, un ancien moulin encore vivant

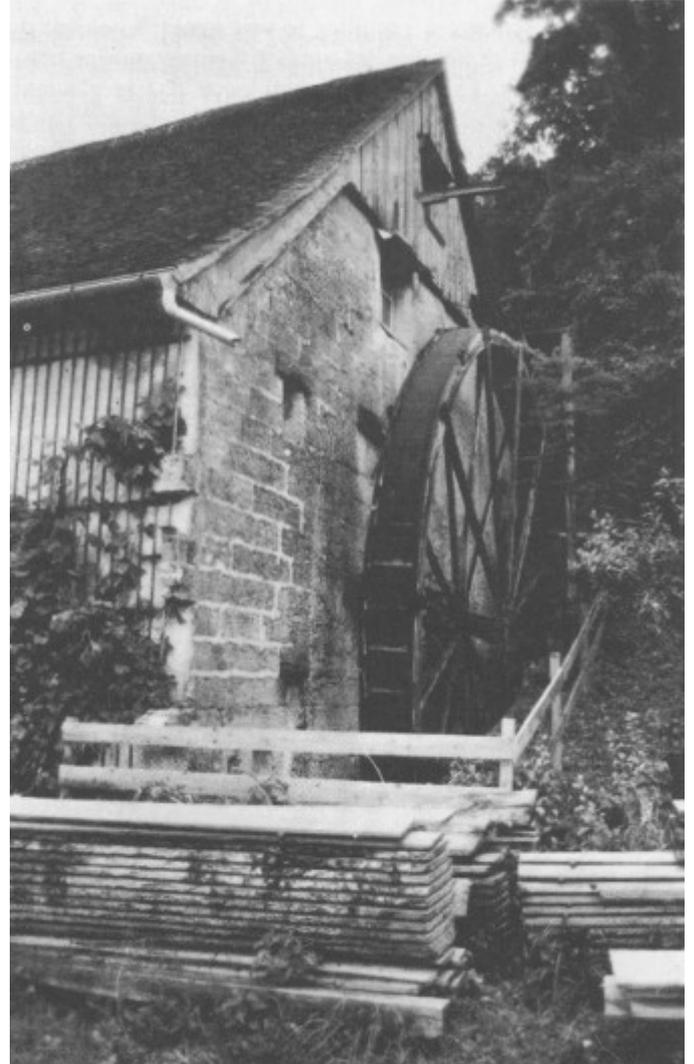
Au pied septentrional du Mont-Terri, non loin de Courgenay et de sa célèbre pierre percée, l'ancien moulin de Paplemont est blotti parmi les arbres fruitiers. Accoté au flanc d'une petite colline, il ressemble à une maison de conte de fée avec son mur gouttereau couvert de vignes, sa roue à aubes immobile et les peupliers qui se balancent aux alentours. Dans le jardin voisin s'épanouissent des gerbes de fleurs, car les meuniers sont apiculteurs. Si une multitude d'oiseaux donne concert dans les pruniers et les arbustes de la haie, on n'entend plus l'eau chanter sur la grande roue, puisque la communauté a dû l'emprisonner dans des conduites pour la distribuer dans les demeures humaines.

Mais le moulin n'est pas mort, car l'électricité a remplacé l'énergie hydraulique tout en n'entraînant pas, chose rare, la disparition des anciennes installations. Il suffirait d'un filet d'eau pour que « ci véye melin » tourne à nouveau : les meules de pierre dorment dans leurs coffres, les trémies sont encore munies du dispositif avertisseur au gai tic-tac, les roues et les pignons de bois s'engrènent toujours et, fait plus que remarquable, trois meuniers, les frères Christian, Walter et Alfred Schneider, sont là, riches d'une ancestrale expérience, prêts à transformer le grain en farine avec les moyens d'antan.

Seuls les mots et d'humbles photographies sont à disposition, mais on s'efforcera de recueillir toutes les informations que MM. Schneider et leur moulin peuvent nous fournir. L'adresse à ceux-ci, ainsi qu'à M. Émile Gigon, mes remerciements pour leur précieuse collaboration.

La construction du moulin de Paplemont

Le 29 juin 1691, par-devant les hommes de la communauté de Courgenay, comparut « Claude (...) »



Nos lectures, vos lectures

Sans prétendre présenter toutes les publications susceptibles d'intéresser les amis du patrimoine rural, cette rubrique a pour but de signaler des ouvrages actuels dignes d'être acquis. Ce choix est fondé sur des livres que j'ai achetés et lus sans autre intention que de m'instruire, d'où l'absence de publicité dans cette présentation.

Avec « Crève paysan » et « La fin des culs terreux ». Maurice Bidaux nous livre un témoignage particulièrement précieux puisqu'il émane d'un authentique paysan. Ses observations sont aussi valables pour notre région et on peut obtenir ces ouvrages, publiés en 1973 et 1975, chez l'auteur à 90100 Villars-le-Sec. Le premier ouvrage comprend 260 pages et 9 illustrations, le second 172 pages et 10 illustrations.

La « Revue neuchâteloise » No 72, « Être ou disparaître », et la revue No 80, « Le patrimoine neuchâtelois re-fait », sont très enrichissantes pour nous et il vaut la peine, de les commander à l'Imprimerie Typo-offset, à La Chaux-de-Fonds. Elles comprennent respectivement 16 et 32 pages, 51 et 32 illustrations.

La revue No 21 de l'« Alliance culturelle romande » est intitulée « Pour notre patrimoine ». Son titre ne déçoit pas et cette publication de 144 pages, richement illustrée, peut être obtenue à A.C.R., p. ad. Weber-Perret, président, 39c, avenue de Bel-Air, 1225 Chêne-Bourg/GE.

« La vie quotidienne des paysans bourguignons au temps de Lamartine », d'Henri Vincenot, renferme une telle quantité d'informations qu'il est vain de vouloir résumer brièvement cet ouvrage. On y retrouve de nombreuses coutumes jadis en honneur chez nous et bien d'autres renseignements qui nous font rêver d'une telle étude pour notre Jura.

Ces 448 pages, publiées chez Hachette, en 1976, se lisent comme un roman.

Réédité en 1973, « Le pain au lièvre » est l'ouvrage d'un écrivain au style parfait : Joseph Cressot. Cet ancien inspecteur scolaire a su merveilleusement décrire la vie rurale et ce livre est un régal pour ceux qui aiment les « vieilles » choses. 280 pages publiées chez Stock/Nature.

Avec les deux ouvrages de Bernard Henry. « Des métiers et des hommes » vous retrouverez tout le savoir faire des artisans d'antan, qu'ils travaillent « Au village » ou « A la lisière des bois », comme le précise le titre de chacun de ces deux livres. La magnifique illustration en couleurs suffira à vous charmer. Ces deux volumes de 125 pages chacun sont publiés aux éditions du Seuil.

Les amateurs d'histoire liront avec beaucoup d'intérêt la magistrale « Histoire de la campagne française » de Gaston Roupnel. Cette étude de 374 pages, illustrée de 30 anciennes photos, nous apprend à réfléchir sur l'origine des structures de notre terroir. Collection « Terre humaine », chez Plon, réédition 1977.

Ceux qui, comme moi, ne sont pas architectes et ignorent les finesses de la terminologie architecturale, seront ravis de posséder l'ouvrage de René Fontaine : « Acheter, restaurer, aménager la maison de pays ». Une imposante collection de croquis, de plans, d'illustrations feront de vous un spécialiste en architecture que l'auteur nous livre sur toutes les parties de la maison rurale, sur les erreurs à ne pas commettre lorsqu'on restaure une vieille demeure, sur les techniques de construction anciennes, etc. Je ne saurais, assez recommander cet ouvrage de 362 pages paru dans la collection « Guides pratiques Seghers ». J'en ai fait mon livre de chevet depuis sa parution (en 1977).(...)

Quinzaine du patrimoine rural jurassien

Lors de la dernière assemblée générale de l'A.S.P.R.U.J., il fut décidé d'organiser une exposition touchant particulièrement notre patrimoine rural jurassien. La proposition retenue, une équipe se mit au travail, sur la base d'accords reçus de quelques artistes jurassiens. La volonté de réalisation était poussée plus particulièrement vers une illustration du Jura, de ses paysages et fermes propres.

En ce qui concerne les locaux, le choix définitif se porta sur le Centre de Sornetan. L'enthousiasme et le dévouement firent le reste. C'est si simple, après coup, de résumer ce qui fut une belle expérience, sans autre prétention que celle de réjouir l'oeil et l'esprit.

*Émile Gigon, un vieil ami
du patrimoine rural jurassien*

Les quatre artistes contactés étaient fort différents. Émile Gigon, tout d'abord, le doyen, l'homme qui, tout au long de sa vie, a illustré son pays avec amour, au moyen de thèmes privilégiés : Le Peuchapatte, Le Cerneux-Joly, les Franches-Montagnes. Son oeuvre a intéressé le public par la redécouverte de sites perdus, de lieux modifiés. Ses aquarelles, ses gouaches et ses dessins nous ont fait revivre une époque révolue ; il aurait été encore plus passionnant de pouvoir faire découvrir toute la personnalité d'Émile Gigon. Sa vivacité, sa passion pour tout ce qui touche le patrimoine, spécialement nos anciens moulins, sont extrêmement attachants.

*Walter Bucher, peintre amateur,
maître dans l'art de chanter les beautés du Jura*

Walter Bucher, quant à lui, a beaucoup illustré les paysages jurassiens actuels. Les Franches-Montagnes l'ont séduit. Son oeuvre a frappé par sa

concision, sa fraîcheur, la qualité des couleurs. Il peint avec la même modestie et la même gentillesse qu'il a dans ses relations lorsqu'il explique sa peinture. C'est un artisan, dans le beau sens du terme, et il fut réellement le point de mire de cette quinzaine et ce d'autant plus qu'il créa, exprès pour la circonstance, une lithographie particulièrement belle. Vendue au profit de notre association, il en reste encore quelques exemplaires à disposition des amateurs.

*Henri Aragon, un artiste
qu'il n'est plus nécessaire de présenter*

Henri Aragon, le seul artiste professionnel de l'exposition, n'a malheureusement pas pu exposer beaucoup d'oeuvres dans le cadre de la quinzaine. Sa présence était importante ; par l'illustration de ses paysages, il a contribué à faire connaître au loin le Jura.

Marc Chappuis, un collectionneur passionné

Pour terminer ce rappel, nous citons Marc Chappuis, ce collectionneur passionné, qui a sauvé de la destruction et de l'oubli une quantité effarante d'outils, d'objets artisanaux, d'instruments de cuisine, etc. Lui aussi n'a pas eu la place méritée dans le cadre de la quinzaine. Mais il fallait faire un choix, et les locaux ne permettaient pas de mettre suffisamment en valeur une plus grande quantité d'objets.

Voilà donc énumérés les artisans de cette quinzaine. Nous avons voulu faire un premier pas, bien modeste, vers des activités qui touchent le plus grand nombre de personnes possible. Nous n'avons d'autre prétention que de faire plaisir, ceci à travers un travail honnête et de bonne qualité.

Il est possible de croire que cette démarche a répondu aux vœux du nombreux public, défilant tout au long de la quinzaine.

La fête d'inauguration permit, elle aussi, de constater que le patrimoine rural jurassien tient au cœur de chacun. Par un gai soleil de mai, il y eut foule, pour entourer les artistes d'abord, et pour apprécier les oeuvres présentées ensuite.

La photographie au service du patrimoine

En plus des artistes mentionnés ci-dessus, nous avons eu la collaboration de quelques membres du « Photo-Club-Tavannes ». Ces derniers illustrèrent plus particulièrement ce que sera le futur Musée rural jurassien des Genevez. Un travail remarquable fut accompli collectivement. Il nous semble important de rappeler qui sont les auteurs des photos présentées : MM. Jabas, Wolfsberger, Moeschler et Guerne ont fait plus qu'illustrer. Leurs photographies mettent en valeur des intérieurs, des détails, des objets de la vie paysanne au temps passé, mais pas si lointain. La ferme du Musée leur a donné l'occasion de nous faire redécouvrir toute la beauté des choses simples, des ambiances, des éclairages diffus qui firent le cadre de vie des habitants de la ferme.

Pour clore, relevons le cadre merveilleux du Centre de Sornetan, les possibilités d'exposition trouvées, et surtout le dévouement, la gentillesse et la qualité du travail des membres de son équipe. La quinzaine leur doit une bonne partie de son succès. Qu'ils en soient, encore une fois ici, remerciés.

« La Quinzaine du patrimoine »



Artistes et responsables lors de la fête d'ouverture de la H Quinzaine du patrimoine rural jurassien A, le 21 mai 1977.

L'auteur de ces lignes a omis de rappeler que toute l'organisation de cette manifestation a été assurée par Mme Marie-Claire Grimm et par lui-même, je veux nommer M. Michel Le Roy. Au nom de l'A.S.P.R.U.J., je tiens à les féliciter et à les remercier, tout comme les artistes et les personnes qui ont permis la réussite de cette manifestation.

G. L.